

Les pièces du procès et les lettres postulatatoires de cardinaux, archevêques, évêques et supérieurs généraux d'ordres, au nombre de soixante-douze, ayant été déposées à la congrégation des Rites, la Sacrée Congrégation, après avoir instruit la cause dans les formes prescrites par l'Eglise, a décidé, le 28 juillet 1896, qu'il y avait lieu de signer la commission de la cause du serviteur de Dieu, Marcellin-Joseph-Benoît Champagnat, s'il plaisait au Très Saint Père.

Sa Sainteté a approuvé la sentence de la Sacrée Congrégation des Rites, et a daigné signer de sa propre main la commission de l'introduction de la cause du vénérable serviteur de Dieu, Marcellin Champagnat, le 9 août de la même année.

Cet heureux événement a été l'occasion de religieuses et solennelles manifestations, non seulement en France, mais encore dans toutes les contrées du monde où les frères maristes ont des écoles. Partout l'épiscopat, le clergé et les fidèles se sont unis aux enfants du vénérable Marcellin Champagnat, pour remercier Dieu de l'introduction de la cause de béatification de son serviteur, l'humble prêtre de la Société de Marie, le zélé fondateur de l'institut des Petits-Frères de Marie.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

291-389

VIE DU VÉNÉRABLE

MARCELLIN-JOSEPH-BENOIT

CHAMPAGNAT

PRÊTRE MARISTE

Fondateur de l'Institut des Petits-Frères de Marie.

SECONDE PARTIE

SES VERTUS ET SON ESPRIT

CHAPITRE PREMIER

Portrait et caractère du Père Champagnat. Ses sentiments sur la tristesse et la sainte joie. Ses soins pour réformer le caractère de ses Frères.

Le Père Champagnat était d'une taille haute, droite et majestueuse; il avait le front large, tous les traits de la figure bien prononcés, le teint brun, l'air grave, modeste, sérieux, inspirant le respect, et souvent même, au premier abord, la timidité et la crainte. Mais ces derniers sentiments faisaient bientôt place à la confiance et à l'amour lorsqu'on avait entretenu quelques instants le bon Père; car sous ces formes un peu dures, et un extérieur qui avait quelque chose de sévère, il cachait le plus heureux caractère. Il avait l'esprit droit, le jugement sûr et profond, le cœur bon

et sensible, les sentiments nobles et élevés. Son caractère était gai, ouvert, franc, ferme, courageux, ardent, constant et toujours uniforme. Ces dons précieux et ces belles qualités, perfectionnés par la grâce et rehaussés par une profonde humilité et une grande charité, le rendaient extrêmement aimable à ses frères et à tous ceux qui avaient des rapports avec lui. Dieu, qui le destinait à former des instituteurs à la jeunesse, lui avait donné le caractère le plus propre à l'enseignement, afin que ses frères, sur ce point comme sur tout le reste, pussent se former sur son exemple, et trouvassent en lui un modèle des vertus et des qualités nécessaires à un instituteur, pour faire le bien parmi les enfants.

C'est à son caractère gai, ouvert, facile, prévenant et conciliant, que le père Champagnat doit une grande partie de ses succès dans le saint ministère et dans la fondation de son institut. Ses manières simples et affables, sa franchise et l'air de bonté répandu sur son visage, lui gagnaient tous les cœurs et disposaient les esprits à recevoir sans peine, et même avec plaisir, ses avis, ses instructions et ses réprimandes. Il est si bon et il sait si bien arranger les choses, disaient de lui les habitants de La Valla, qu'on ne peut s'empêcher de faire ce qu'il conseille et ce qu'il veut. Ses frères tenaient le même langage. L'un d'eux s'écriait un jour en sortant de sa chambre : « Si tout autre que lui m'eût fait une pareille réprimande, je n'aurais jamais pu la supporter ; mais, tout en me disant mes vérités, il a su si bien me prendre, que non seulement je ne suis pas fâché contre lui, mais que je l'aime plus qu'auparavant. » Comme on demandait à ce frère ce que le Père lui avait dit : « Je me garderai bien, répondit-il, de vous le dire, car ce serait faire ma confession ; ce que je puis vous assurer, c'est que ses paroles m'ont touché au vif, et que la manière dont il m'a arrangé les choses a adouci toute l'amertume de la correction, et m'a gagné le cœur. »

Ce qu'il y avait de plus admirable dans le caractère du Père Champagnat, c'est qu'il était toujours le même. Les

contradictions, les épreuves, les fatigues, les soins de l'administration d'une nombreuse communauté, qui souvent manquait de beaucoup de choses, les infirmités, les maladies, rien n'altérait la paix de son âme et la sérénité de son visage ; jamais il ne se plaignait, jamais on ne l'a vu triste et découragé. Bien loin de là, cachant avec soin ses peines et ses fatigues, il relevait sans cesse le courage de ses frères : « Mes amis, leur répétait-il souvent, souvenons-nous que c'est pour Dieu que nous travaillons, et que les récompenses qu'il nous prépare sont éternelles. Si nous croyions ces vérités avec une foi vive, nous laisserions-nous aller à la tristesse ? Oserions-nous nous plaindre quand il faut faire quelques sacrifices ou quand nous rencontrons quelque chose de pénible dans notre emploi ? Les gens du monde travaillent plus que nous et chantent quelquefois tout le jour, parce qu'ils gagnent quelques pièces d'argent, et nous qui gagnons le ciel, nous serions tristes et nous nous laisserions décourager ! Dieu nous garde d'avoir si peu de cœur et si peu de vertu ! »

Dans un voyage qu'il faisait à pied avec un frère, comme ce dernier paraissait triste et laissait même échapper quelques plaintes, le Père Champagnat, qui savait que ce frère était d'une humeur chagrine, ne cessait de relever son courage et de l'égayer. « N'est-il pas vrai, mon frère, lui disait-il, que ce chemin est bien long ? — Oui, et je désire beaucoup en voir la fin. — La fin viendra, et vous regretterez de n'avoir pas souffert vos fatigues en patience. — Je supporterais la fatigue du chemin, si j'avais de l'eau pour boire ; mais je souffre cruellement de la soif. — Si vous n'aviez pas soif, vous éprouveriez quelque autre besoin. En ce monde la douleur nous suit partout, et celui qui se résigne à la supporter et qui ne la craint pas est celui qui souffre le moins. Ne voyez-vous pas que vous doublez vos peines, et que vous en perdez le mérite, en vous livrant à votre humeur chagrine ? Chantons un cantique à la sainte Vierge, cela nous aidera à supporter la soif et les autres incommodités du voyage. » En

même temps le bon Père entonna l'hymne *Memento salutis auctor*, qu'il chanta seul en entier, répétant par trois fois la seconde strophe *Maria, Mater gratiæ*. Quelque temps après, rencontrant une maison bourgeoise sur le chemin, il y entra et demanda quelque rafraîchissement pour le frère; quant à lui, bien qu'il fût très fatigué et qu'il souffrit beaucoup d'un point de côté, il ne voulut rien prendre, pas même une goutte d'eau. En se remettant en chemin, il dit au frère : « Maintenant que vous voilà bien restauré et que vous n'avez plus soif, n'est-il pas vrai que vous regrettez de n'avoir pas supporté avec assez de résignation cette légère incommodité? Eh bien, soyez plus courageux une autre fois et ne laissez pas entrer dans votre esprit la mauvaise humeur; car, outre qu'elle affaiblit et détruit tous les bons sentiments de l'âme, elle aggrave les peines de la vie et les rend insupportables. Plus que tout autre, vous avez besoin de vous prémunir contre la tristesse; car vous y êtes porté naturellement et par votre caractère. »

Au sentiment du Père Champagnat, les hommes enclins à la tristesse et à la mélancolie ne conviennent pas à la vie religieuse ni à l'enseignement. Aussi, il n'y a peut-être pas de défaut qu'il ait plus combattu que celui-là. La tristesse, disait-il dans une instruction, produit quatre grands maux :

« 1^o Elle tue la piété, parce qu'elle obscurcit l'entendement et qu'elle dessèche les bons sentiments du cœur; parce qu'elle ôte la confiance en Dieu et qu'elle entretient l'âme dans des inquiétudes et des terreurs continuelles. Pour l'âme qui se laisse dominer par la mauvaise tristesse, il n'y a pas d'exercice aussi pénible que celui de la prière; elle y souffre un martyre, ou plutôt une espèce d'enfer impossible à décrire.

« 2^o Elle est la mère et la nourrice des tentations. Il y a deux sortes d'hommes dont le démon fait tout ce qu'il veut : les paresseux et ceux qui se laissent aller à la tristesse et au découragement. Ne demandez pas quelles tentations ils

éprouvent, car ils les ont toutes. Les religieux d'un caractère sournois, mélancolique, qui aiment à être seuls et à se cacher, ont presque toujours dans l'esprit des pensées perverses. Chacun aime ses semblables, le démon qui est un esprit de ténèbres aime les hommes à humeur sombre et noire. Cet ennemi du salut, qui est souverainement malheureux, se plaît avec ceux qui sont tristes, et dès qu'il les voit s'abandonner à cette dangereuse passion, il remplit leur esprit et les attaque par toutes sortes de tentations; ce qui a fait dire à un grand saint que de toutes les armes du démon la plus redoutable c'est une tristesse amère. Tous ceux que le démon fait tomber dans le péché, il les séduit par la tristesse et le découragement, et si on lui ôte cette arme des mains il ne peut plus nuire.

« 3^o Elle divise les esprits et détruit la charité fraternelle. La tristesse engendre la colère, l'impatience, le dépit, le chagrin; elle rend l'homme soupçonneux, susceptible, intraitable; elle lui trouble l'esprit, lui fait perdre la raison, et le rend insupportable à tout le monde. Aussi, il suffit d'un seul frère atteint de ce vice pour troubler l'union d'une maison, et pour semer la discorde parmi tous ceux qui ont le malheur de vivre avec lui.

« 4^o Elle scandalise le prochain, parce qu'elle fait croire que l'on est malheureux au service de Dieu, et que la pratique de la vertu n'a que des amertumes. Voyez, disent les gens du monde en apercevant un religieux dominé par la tristesse, voyez comme il souffre; on voit sur sa figure qu'il n'aime pas son état, qu'il y reste par force et parce qu'il ne sait que devenir. »

Un jour on avertit le Père Champagnat qu'un jeune frère était triste et qu'il ne parlait presque pas depuis quelque temps. L'ayant fait appeler, il lui dit : « N'est-il pas vrai que vous n'aimez pas votre vocation? — Vous me pardonnerez, mon Père, j'ai toujours aimé mon état. — Alors ce sont vos frères que vous n'aimez pas? — Je n'ai rien contre les frères

et je n'ai à me plaindre d'aucun. — En ce cas c'est votre emploi qui n'est pas selon votre goût ? — Mon emploi ne me paraît pas difficile et je m'y plais assez. — C'est donc la maison ou le pays qui vous déplaisent ? — Non, mon Père, rien ne me déplaît. — D'où vient alors que vous êtes triste et que vous ne parlez pas ? — Je ne sais pas ce qui m'ennuie, et je suis triste malgré moi. — Cela n'est pas tout à fait exact ; il est vrai que vous êtes naturellement porté à la tristesse, mais ce défaut est beaucoup augmenté par votre négligence à le combattre. En vous laissant aller à la tristesse vous donnez lieu de croire que tout vous déplaît, et que tout vous est à charge dans la religion ; et cela est si vrai que parmi ceux qui sont avec vous, les uns m'ont assuré que vous n'étiez pas attaché à votre vocation, que vous n'aimiez point les frères ; les autres, que la maison ou votre emploi vous déplaisaient. Ainsi, en vous laissant aller à votre humeur chagrine, vous faites penser de vous toutes sortes de mauvaises choses : d'où je conclus que vous n'êtes pas propre à la religion, si vous ne vous corrigez de ce défaut ; car vous seriez un sujet de scandale pour les frères et pour les enfants, et vous rendriez malheureux tous ceux qui seraient avec vous. »

A une époque où on lisait au réfectoire la vie de saint François d'Assise, le bon Père en prit occasion de faire aux frères une solide instruction sur la sainte joie de l'âme. « Mes frères, leur dit-il, le grand saint dont nous lisons la vie nous donne de rares exemples de vertu ; mais il en est un que nous devons particulièrement remarquer, c'est le soin qu'il avait de fuir la tristesse et de se conserver dans une sainte joie. Les raisons qu'il en donne sont : 1° Que les démons ne peuvent rien à ceux qui se conservent dans la paix, dans la confiance et dans la joie ; 2° Que la sainte joie de l'âme est un tourment pour les esprits de ténèbres, car ils envient à un religieux sa vocation, les bienfaits qu'il reçoit de Dieu, et les récompenses qui l'attendent ; 3° Que c'est aux démons à être tristes et aux religieux à se réjouir, parce qu'ils

sont les enfants de Dieu. Saint François ajoutait que la joie et la gaieté doivent être la disposition habituelle de l'âme des religieux. C'est cette disposition que je vous désire à tous, et vous ne devez rien tant craindre que la tristesse et la mauvaise humeur ; car, après le péché, il n'y a rien de pire, rien de plus dangereux. »

Pour conserver parmi les frères cette joie de l'âme et cette gaieté douce et modeste qu'il s'efforçait de leur inspirer, le Père Champagnat leur permettait de jouer pendant les récréations, et il préférait les voir se livrer à des jeux innocents, plutôt que de les voir causer ou se promener. « Pour les jeunes frères surtout, disait-il, le jeu pendant la récréation est ce qu'il y a de mieux. » Lui-même jouait quelquefois avec les frères ; mais, dans le jeu comme ailleurs, il était toujours noble, toujours digne, toujours retenu quoique très gai et très aimable.

Quelques frères d'un établissement se plaignaient avec amertume de la légèreté d'un jeune frère, disant qu'il ne pensait qu'à s'amuser, que ses enfantillages ne convenaient pas à la gravité, à la modestie religieuse et troublaient l'ordre de la maison. « Ce frère, demanda le père, est-il actif, propre, et fait-il bien sa cuisine ? — Je ne suis pas mécontent de sa cuisine, répondit le frère directeur. — Etes-vous content de lui pour les exercices de piété ? — Pour les exercices il ne va pas bien mal, ainsi que pour tout le reste ; je ne lui reproche que son trop grand amour du jeu, sa légèreté et sa turbulence. Un seul fait, pris entre beaucoup d'autres, vous fera comprendre combien ces défauts sont grands chez lui. L'autre jour, après s'être amusé longtemps dans la cour avec la brouette, et l'avoir promenée jusque dans sa cuisine et dans les classes, il finit par la monter à la salle d'étude. » Le bon Père qui connaissait parfaitement ce jeune frère, et qui l'aimait beaucoup à cause de sa candeur et de sa docilité, répondit à ses accusateurs : « Je suis bien fâché qu'il n'ait monté la brouette que jusqu'au laboratoire ; s'il l'avait montée

jusqu'au grenier, je lui donnerais une image. J'aime mieux qu'il s'amuse à cela que s'il restait oisif et s'ennuyait. Je ne vois pas quel mal il a pu faire avec cette brouette ; vous vous amusez bien vous autres quand vous étiez jeunes. Je crois que tout le tort est de votre côté : au lieu de vous prêter à quelques jeux innocents avec ce jeune frère ou de faire avec lui quelques exercices qui puissent le récréer et lui faire passer le temps, vous le laissez seul ; vous vous occupez à l'étude ou à parler entre vous de choses sérieuses ; n'ayant personne avec qui il puisse se distraire, est-il étonnant qu'il joue avec la brouette ? Vous avez tort de lui en faire un crime, et encore plus de l'abandonner à lui-même, au risque de lui faire prendre à dégoût son emploi et sa vocation. »

Le pieux fondateur regardait la gaîté et la sainte joie de l'âme comme une marque de vocation. « Celui qui est gai et content, disait-il, prouve par cette seule disposition qu'il aime son saint état, qu'il y est heureux et qu'il n'y trouve rien de trop difficile. » Dès qu'il voyait quelques jeunes frères se laisser aller à l'ennui, à l'abattement, il ne négligeait rien pour les aider à combattre cette tentation ; il avait un don et un talent particuliers pour la dissiper, et pour en délivrer ceux qui en étaient atteints. Un grand nombre de frères ont fait l'expérience qu'il suffisait de l'entretenir quelques instants pour voir s'évanouir toutes pensées de tristesse et de découragement ; plusieurs même ont assuré qu'il leur suffisait de le voir pour être délivrés de cette fâcheuse tentation.

Un postulant qui avait d'excellentes qualités, après être resté deux ou trois jours, vint trouver le Père et lui demanda à se retirer, alléguant pour raison qu'il s'ennuyait et qu'il lui paraissait impossible de s'habituer. J'ai remarqué en effet, lui répondit le Père, que vous souffrez et n'êtes pas content. Pour faire un bon frère, il faut être gai et joyeux, et si vous ne devenez tel, je ne vous garderai pas ; mais je ne veux pas que vous vous retiriez tant que vous serez triste, de crainte que vous ne dégoûtiez les jeunes postu-

lants de votre pays qui se disposent à venir. Dans quelques jours, si l'ennui vous a passé, je vous permettrai de retourner chez vos parents, si vous le désirez. Après avoir ajouté plusieurs autres choses agréables, il renvoya le jeune homme fort content.

Deux ou trois jours après, le postulant étant revenu : « Mon Père, dit-il, je ne m'ennuie plus autant, je suis à peu près tranquille, et je crois que je puis me retirer. — Mon cher ami, lui répliqua le Père, pourquoi vous retirer, si vous êtes content ? Vous voyez bien maintenant que la tristesse que vous ressentiez n'était qu'une tentation : au lieu de retourner dans le monde où il est si difficile de faire son salut, il faut, dès aujourd'hui, commencer tout de bon votre noviciat. Si vous suivez mon conseil, je réponds que vous ferez un bon frère et que vous sauverez votre âme. — La pensée m'en est venue, répondit le jeune homme ; mais deux choses me font encore de la peine. La première, c'est que je crains que mes ennuis ne reviennent lorsque je ne serai pas avec vous ; la seconde, ce sont les dépenses que je fais et qui ne me serviront de rien si je ne puis persévérer. — Ne craignez pas, lui dit le Père : je vous promets d'avoir soin de vous et de ne pas vous envoyer dans les établissements que vous ne soyez parfaitement content et affermi dans votre vocation. Quant aux dépenses, vous n'en ferez point, et si vous ne pouvez vous habituer, et que vous soyez obligé de vous retirer, je ne vous ferai rien payer. Puis, ouvrant son bureau, il prend la bourse du jeune homme, qui contenait 200 francs, et la mettant à part dans un petit tiroir, il lui dit en riant : Voilà votre argent ; je n'y ai pas touché, personne n'y touchera ; et si vous sortez, je vous le rendrai tel que vous me l'avez donné. » Le postulant, charmé de tant de bons procédés, se retira fort content, et peu de jours après il revint trouver le bon Père, la figure tout épanouie, et lui dit : « Vous pouvez faire de mon argent ce que vous voudrez, car l'ennui m'a entièrement passé. En ce moment je ne crains plus qu'une chose,

c'est de ne pas persévérer et de me rendre indigne de la grande grâce que Dieu m'a faite en m'appelant à cette sainte vocation. »

La gaîté, la sainte joie et la modestie ne sont pas moins nécessaires aux frères pour réussir auprès des enfants, et un mauvais caractère est un des plus grands obstacles au bien. En effet, pour gagner les enfants, pour s'en faire écouter, il faut leur plaire ; or c'est principalement par les qualités extérieures, c'est-à-dire par des manières honnêtes, prévenantes, par un caractère gai, ouvert, doux, complaisant, uniforme et modeste, que l'on captive leur respect, leur attention et que l'on gagne leur confiance. « La bonté de caractère, dit saint Ambroise, est une chose agréable à tous ; et si elle est accompagnée d'aménité dans les manières, de moderation dans le commandement, d'affabilité, d'honnêteté dans les paroles, de modestie, de retenue dans la conduite, il est impossible d'exprimer jusqu'à quel point elle entraîne le cœur. » Aussi rien ne nous est plus recommandé par les saints que ces qualités extérieures, nécessaires pour se rendre utile au prochain quand on travaille à son salut. « Il faut que les serviteurs de Dieu, dit saint Augustin, soient modestes, graves, prudents, affables, sans reproche et sans tache, afin que ceux qui les voient disent avec admiration : Assurément, ceux dont le caractère est si excellent et si parfait, sont des hommes de Dieu. » Saint Grégoire de Nisse, en racontant les éminentes vertus de saint Méléce, patriarche d'Antioche, loue particulièrement un certain air de gaîté, d'affabilité, de modestie et de dignité avec lequel il gagnait tous les cœurs. Saint François Xavier, envoyant un de ses confrères catéchiser les infidèles, lui écrivait : « Que vos manières soient agréables, pleines d'allégresse et de sérénité, afin que vous ne soyez pas comme ces visages tristes qui épouvantent et chassent tout le monde, qui d'ailleurs n'a déjà que trop d'aversion pour les choses bonnes, si on ne les rend douces et aisées. » Le même saint mandait à tous les religieux de la Compagnie de Jésus

qui étaient à Cochin : « Prenez garde que votre conversation n'ait une certaine gravité dure et renchérie qui fasse croire que vous désirez être craints et honorés ; mais montrez de la franchise et de la facilité, par une sainte gaîté de visage et une grande affabilité dans les paroles. » Saint Vincent de Paul faisait la même recommandation aux membres de sa congrégation, et il leur disait : « Il y a des personnes qui, avec un air riant et modeste, contentent et gagnent tous ceux qui les voient ; d'autres, au contraire, se présentent avec un air triste, une mine serrée, et un visage sec, ridé, qui effraient et déconcertent. Un catéchiste, ajoutait ce grand saint, doit travailler à acquérir ces manières insinuantes et honnêtes qui gagnent les cœurs : sans cela il ne fera point de fruit, et il sera comme une terre sèche, qui ne produit que des chardons. »

C'est la conviction profonde de cette vérité qui portait le Père Champagnat à combattre sans relâche les défauts de caractère ; car il était persuadé que s'il venait à bout de réformer ses frères sur ce point important, il ôtait le plus grand obstacle à leur succès et au bien qu'ils étaient appelés à faire parmi les enfants. « Mon cher ami, disait-il à un ancien frère qui s'étonnait de la persistance avec laquelle il le reprenait de certains défauts extérieurs, si vous étiez appelé à vous sanctifier comme un trappiste dans l'intérieur d'un couvent, je ferais moins d'attention à vos défauts de caractère, car je l'avoue, ils nuisent peu à votre perfection, et ne vous empêchent pas d'être un bon religieux ; mais ils peuvent rebuter les enfants, leur rendre votre présence désagréable, et conséquemment être un obstacle au bien que vous pouvez faire. Quand on est obligé, par sa vocation, de travailler à la sanctification du prochain, il ne suffit pas de plaire à Dieu par la pureté de la conscience, il faut encore plaire aux hommes par un caractère aimable et par beaucoup d'aménité dans les paroles et dans la manière de traiter avec le monde. »